

***Vivre!* de Zhang Yimou**

Philippe Elhem

Number 73-74, September–October 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23243ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Elhem, P. (1994). Review of [*Vivre!* de Zhang Yimou]. *24 images*, (73-74), 58–59.

LES GENS DE LA RIZIÈRE DE RITHY PANH

Présenté en compétition officielle, ce premier long métrage, inspiré d'un roman malais de Shahnon Ahmad, se présente comme un acte de foi et comme un chant d'amour du réalisateur envers son pays natal qu'il a fui à l'âge de quinze ans, et comme un hommage à la dignité du peuple cambodgien et à sa culture. Axé sur l'histoire d'un couple et de ses sept filles dont la vie précaire est rythmée par la culture exigeante du riz, lequel a auprès des paysans une valeur symbolique quasi religieuse, symbolisant à la fois la liberté par l'autosuffisance qu'il procure et la dépendance puisqu'il représente à toutes fins utiles leur seul moyen de subsistance, ce film à la beauté tragique, aux accents panthéistes, montre bien à quel point

l'homme et la rizière ne font qu'un. «Le riz c'est le travail de l'homme sur la terre, et, inversement, le travail de la terre sur l'homme».

Un incident viendra bouleverser l'ordre établi, transformant la vie de cette famille en véritable tragédie débouchant sur la folie et la mort. Mais les parents auront eu le temps d'inculquer leurs valeurs à leur progéniture, à travers leur attachement viscéral à la terre, à la rizière. La métaphore de ce film au rythme lent, majestueux, qui épouse au fil des saisons celui de la renaissance de tout un peuple mû par une espérance et une volonté de vivre qui défie le temps, n'échappera à personne sans qu'elle soit appuyée. Certaines séquences s'imposent

par leur puissance évocatrice, comme celle des crabes «possédés par les mauvais esprits» qui envahissent la rizière: une calamité qui témoigne de la colère des génies contre certains. Aussi, la détérioration morale de la mère qui sombre progressivement dans la folie pour avoir trop donné à la terre et surtout sa façon de communiquer presque naturellement avec son défunt mari s'inscrivent dans cette perception particulière du temps et du monde où sont maintenus les liens avec le royaume des morts. En toute logique, ce film en impose par la qualité de ses silences qui n'en sont pas moins lourds de signification: dans cette société rurale où on travaille dur on ne parle pas pour rien dire, d'autant que, comme chacun sait, «la langue n'a pas d'os, c'est facile de la remuer».

Une rare homogénéité se dégage du jeu des interprètes, des non-professionnels venant d'horizons divers, sauf pour l'acteur incarnant le personnage du père qui est issu de la tradition théâtrale, et le tournage en 16mm, un peu dans le style documentaire, la caméra cernant au plus près les personnages, confère au récit une grande souplesse. «On a filmé beaucoup, dit Rithy Panh... Cela apporte au film un écho lointain et réaliste, qui l'enveloppe et lui donne une vérité que je n'aurais pas su capter autrement.»

On pourra juger passéiste cette fiction qui promet des valeurs, comme la famille, le travail, la religion et la nature, ou on pourra se sentir floué par un récit tiraillé entre plusieurs pistes, mais cela ne serait-il pas une façon de passer à côté de l'essentiel, sa qualité d'émotion, le vertige d'un amour obstiné pour un pays, pour une terre, pour une culture? ■

GILLES MARSOLAIS



VIVRE! DE ZHANG YIMOU

Vivre! est le meilleur film de Zhang Yimou depuis *Le sorgho rouge* (1988) qui l'avait fait connaître (en tant que réalisateur) en Occident. Le film semble n'avoir été que très modérément apprécié par les autorités chinoises ce qui est à peine surprenant puisque son sujet est à peu de choses près celui du *Cerf-volant*

bleu (lui-même en butte à bien des difficultés de la part de ces mêmes autorités) et donc à hauts risques: revisiter l'histoire de la Chine communiste des origines à la mort du Grand Timonier. *Vivre!*, adapté d'un roman comme tous les films de Zhang Yimou, nous conte, étalée sur près de quarante ans, l'histoire d'un couple et des deux

enfants qu'ils perdront à tour de rôle. Le père, Fugui, après avoir ruiné sa (riche) famille au jeu, se voit ballotté d'un camp à l'autre pendant la guerre civile. Ayant hérité d'un théâtre d'ombres, il apporte, finalement, sa contribution à la révolution en assurant le divertissement de ses compatriotes lancés dans la construction du socia-



lisme. Les épreuves ne font pourtant que commencer pour Fugui et Jiazhen...

Vivre! se présente sous la forme d'une chronique divisée en plusieurs chapitres qui illustrent chacun une décennie, de 1940 à 1970. Le regard que pose Zhang Yimou sur l'histoire de la Chine communiste se veut sans illusion bien que dégagé de tout manichéisme. Objet principal de son ressentiment, la Révolution culturelle, décrite — dans une des scènes majeures du film — comme une tragique bouffonnerie kafkaïenne. Abandonnant (déjà, le pseudo-néo-réaliste *Qiu Ju, une femme chinoise* échappait à cet écueil) l'esthétisme fortement académique qui était le sien jusqu'alors (et ce travail quasi pompier sur la couleur et le cadre qui dénonçait l'ancien chef op' passé à la réalisation) le film renoue avec la meilleure tradition mélodramatique du cinéma chinois, celle illustrée en son temps par le vieux maître Xie Jin. Ce qui constitue, à nos yeux, une évolution inattendue mais positive. ■

PHILIPPE ELHEM

71 FRAGMENTS D'UNE CHRONOLOGIE DU HASARD

DE MICHAEL HANEKE

Dernier volet d'une trilogie amorcée avec *Le septième continent* et *Benny's Video*, ce film est lui aussi axé sur un acte de violence en apparence gratuit: un étudiant tue sans motif apparent plusieurs personnes qui lui sont totalement étrangères. Loin d'un échafaudage psychologique, il est construit comme un puzzle qui prend forme progressivement à travers l'enchevêtrement de plusieurs trajectoires individuelles ou familiales destinées à se croiser à un moment donné de leur évolution respective, mais sans que des réponses soient fournies aux diverses questions soulevées, si ce n'est que ce geste fou se présente comme la réplique à une simple contrariété. 71 fragments, donc, équivalant à 71 séquences, séparées par de brefs passages au noir, qui conduisent vers un lieu et un instant uniques, un meurtre gratuit, un acte en apparence irrationnel qui, selon Haneke, «pourrait trouver ses origines dans notre façon de vivre» marquée par l'indifférence et la non-communication.

En fin de parcours, la tuerie (prévisible) est traitée comme un simple fait divers (ce



Klaus Händl.